Ciel blanc

Anne-Marie Garat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/434>

DOI : 10.4000/elh.434

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 111-118

ISBN : 978-2-35698-024-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Anne-Marie Garat, « Ciel blanc », *Écrire l'histoire* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/434> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.434>

Ciel blanc

SUR LE COUP DES CINQ HEURES du soir, il rentre de la vigne, la chaleur tombe. À petits branles du manche, il amorce la pompe, remplit la cuvette émaillée, vient s'asseoir à l'ombre de sa maison sur le banc. Il cale son talon dans l'encoche du tire-botte, s'extraît la galoche, puis la chaussette grise, et dans l'eau plonge un vieux pied, l'autre ; c'est frais, c'est bon. Il frotte un peu de savon de Marseille sur le cou, sur la cheville mais, des pieds restés pareil propres, on se demande s'ils ont besoin de toilette ; juste une trempette. D'aise, il souffle sous sa moustache. Il cligne son œil borgne vers le ciel blanc de zinc, le 22 août de quelque année 50, au siècle dernier, mais à cette date toujours le ciel vire au blanc de cendres sur le coup de cinq heures, portant de l'orage sûr dans les jours prochains, fameux pour le raisin si la grêle ne s'en mêle, ça gonfle les pampres, engorge les palus, alors montent haut les marées, aussi les anguilles dans les fossés ; c'est bon. Il tire de la musette sa gourde de chicorée, d'une lampée la vide, ce breuvage amer dessoiffe. Quant au vin,

un verre le soir, un seul ; à midi jamais. Le vin empâte la sieste, et d'ailleurs la saison des siestes tire à sa fin, le jour raccourcit : fainéant, passé Saint-Christophe, ne dors plus sur ton coffre. Et encore : coucher de poule et lever de corbeau éloignent l'homme du tombeau.

Nous, béant devant la cuvette, les pieds de grand-père dedans, doigts crochus, grosse corne d'ongles ; béant devant la beauté laiteuse de ces appendices nus, baignés d'eau savonneuse, leur peau de fine jeune fille avec, à la fleur, des veines qui font des réseaux, des filets, bleu de porcelaine. Partout ailleurs son vieux cuir est cuit, tanné, pour ce qu'on en voit qui dépasse le bleu de travail. De sa nudité d'homme, on n'a pas idée, s'il a un ventre, un nombril, voire un fondement, des parties intimes. Tandis que ses pieds font trempette, tenant à l'œil le ciel blanc de zinc, il dit : *ce jour-là, il faisait chaud à Arlon...* Cela s'adresse à nous, mais pas sûr. Il se le dit plutôt à lui-même dans cette haute voix qui permet de mieux s'entendre penser.

Ou bien ne pense-t-il à la chaleur qu'il faisait à Arlon *ce jour-là* que parce que ma sœur et moi le flanquons sur le banc, ses deux petites-filles. Dans ce grand vide des vacances, tout est bon pour se désennuyer des jeux qui traînent en longueur, se désoccuper du chat dégoûtant qui croque des sauterelles : tirer le temps avec l'affaire de la cuvette est une aubaine. Sept ou huit ans, désœuvrées, nous constituons une audience fortuite, accidentelle, négligeable mais suffisante sans doute à ses divagations, car nous sommes en pension pour tout l'été, dans sa maison de vigneron ; viticulteur, on ne dit pas encore. Les paysans ne sont pas encore des agriculteurs. Sulfateuse de cuivre sur le dos, il arpente ses lopins, tire les cavaillons à la main, laboure avec le bœuf trois règes par-ci, vingt par-là ; le remembrement n'a pas encore réuni ses parcelles, ni la SAFER fixé le prix de ses terres. Du plus offrant il aurait misère, elles sont de peu de rendement, ne donnent pas du très bon vin, plutôt une piquette. Surtout dans les palus des bords de Gironde. Il en a de meilleures, sur le coteau dans les graves, et aussi quelques bois d'acacias pour tailler les *carassones*, qui sont piquets de la vigne. Il a chiche gain, juste assez pour vivre à l'économie, ajouté à sa pension d'ancien combattant, pitié.

Les médailles militaires à ruban fané, on ne les a trouvées que longtemps après qu'il est mort, couchées dans leur boîte, leur papier de soie d'origine. Il ne les porte jamais au revers, d'ailleurs n'a pas de revers, ne les sort pas du noir du tiroir, il ne

va pas au monument aux morts le 11 novembre, ne parle de sa guerre à personne. Sauf à nous, ce 22 août, pour ce que nous en savons par le fait de nous être trouvées là, à cette époque des années cinquante, prêtes à tendre l'oreille sur le coup de cinq heures au retour de la vigne, encore ne savons-nous de quoi il parle, ce que cherche son œil borgne levé vers le ciel, quelles terribles cinq heures du soir... *Il était cinq heures à toutes les horloges, il était cinq heures à l'ombre du soir...* Il n'a jamais lu Lorca, Apollinaire, Péguy, il n'a pas connu les livres et si peu l'école ; il ne s'est souvenu de son manuel de grammaire qu'à grand retard, réclamant à son père de le lui envoyer, avec des haricots en grains et du pain, au camp de Sennelager, Westphalie, mars 1915.

Nous n'avions pas encore trouvé non plus les cartes postales de sa captivité, quatre ans d'exil forcé. Dans de telles maisons, on les garde à l'abri du soleil, des yeux, elles vieillissent et se décolorent au fond des armoires, leur encre s'efface, les timbres pâlisent collés au recto sur l'image : contre une enceinte en fil de fer barbelé, un rideau de sapins, il se tient en capote militaire, barbe d'homme des bois, bras ballants, mains mortes. La gauche l'est, *muscles fléchisseurs, tendons sectionnés par une balle. Perte de l'œil droit, éclat d'obus à la tête.*

Ainsi le consigne le « certificat provisoire d'origine des blessures ou maladies » établi

Sennelager, Paderborn, 1916

188

113

le 30 septembre 1916 à Veytaux, signé par le général résident du secteur de Territet, région de Montreux, Suisse. Le document au nom de Dufau Jean soldat, 7^e régiment d'infanterie coloniale, 7^e compagnie, manuscrit sur papier ligné, tampon de l'officier sanitaire, a dormi avec les cartes postales envoyées de Westphalie à sa mère, à son père et sa sœur dès que les autorités allemandes ont autorisé le service postal et les colis, printemps 1915. Le soldat déclare, rédigé sous sa dictée : *j'ai été blessé le 22 août 1914 à 4 heures du soir à Saint-Vincent dans les circonstances suivantes : au cours d'une attaque contre les Allemands en toute première ligne. En raison de ma blessure, je n'ai pu me rendre compte des hommes ou gradés près de moi qui ont survécu. Présent sur le front du 8 au 22 août 1914, et fait prisonnier le 22 août 1914, relevé par les Allemands sur le champ de bataille.*

Assises sur le banc, de ces *circonstances*, nous n'avons pas la nouvelle, ni de la raison pour laquelle il cligne de son œil droit. Quand il l'ouvre parfois, c'est une taie bleue, telle une lune pleine noyée dans le puits en ronds de sorcières, mêmes nébuleuses énigmatiques et pas de prune. Avec celui-là, il dit nous *voir* mieux qu'avec l'autre, le bon. Celui-là, il y met du collyre qu'il tient dans sa poche, une goutte au coin en tirant, il cligne, il fripe la paupière, une larme coule le long de son nez, mais il n'est pas triste. Il est farceur, il plaisante, avec son histoire d'œil mort qui nous voit. Les chirurgiens de Westphalie voulaient le

lui ôter, mais il a refusé qu'ils l'éborgnent comme d'autres, qui n'avaient plus alors qu'à pleurer d'un seul. Ce qui fait que la blessure à sa face a pourri, l'œil perdu s'est infecté. On ne l'a soigné qu'une fois en Suisse, interné sanitaire résident, selon un accord des belligérants. Il était déjà juin 1916, son œil avait eu le temps de se faire à son logement, d'y rester orbité, tout crevé qu'il était. Il dit : *je l'ai gardé pour voir*. On peut entendre : pour tenter ma chance de le sauver. Borgne, déjà ; énucléé, merci bien. Nous, nous comprenions que, avec celui-là, il savait voir des choses qu'on ne voyait pas. Du coup d'obus à sa tête, de sa tempe emportée, sa joue, son oreille, le sang sur son front, son œil aveuglé, il a vu des choses à Saint-Vincent que nous ne verrons jamais.

Saint-Vincent est un cimetière. On s'y bat au corps à corps, Rosalie au canon, tombe à tombe, plus de munitions, dix à la cartouchière du matin montant au front, il faisait chaud ce 22 août, à Arlon. Les hommes hurlent, appellent leur maman. Entre les tombes, ils se saignent d'agonie, morts avant le soir. Au matin, couché dans la charrette parmi les cadavres, il pleure, alors quelqu'un voit qu'il n'est pas si mort que les autres, on le porte jusqu'à une gare dans un train à bestiaux puis des gares encore, où les civils crachent sur les prisonniers couchés, à coups de canne de jonc frappent leurs dos, enfin ce fut Paderborn, une forêt ; fontaine ni lit. En deux jours, les hommes valides abattent les sapins en clairière, autour des troncs entortillent les barbelés de leur camp, s'incarcè-

rent sur cette place nue, ils y passent cinq mois d'hiver par moins 20°, creusent à mains nues des *gourbis*, ou avec des planches, des bâtons, on s'y terre entre les souches, les racines, puis dans la boue glacée, la neige, branches et hardes du champ de bataille pour toiture, typhus, gangrène, fluxions, la schlague, délires, démences. La culotte garance délabrée, la chemise du 22 août collées à la peau, les poux, rasoir ni cuillère, on n'a touché du linge neuf, caleçons, flanelle et capote qu'en avril 1915 ; des latrines, des abris. Les premiers sont des tentes de cirques réquisitionnés avec, coloriés sur la toile, des sirènes, de belles femmes à queue de poisson, des pygmées, une baleine. Sans gamelle, à la soupe, la bouillie d'orge est versée à chaque homme dans sa galoche droite. On gardait les morts gelés quelques jours avant de les rendre : avec la leur, de galoche droite, c'était ration double de gruau. L'orge est gluante. Elle tient mal au ventre. Il a gardé son œil *pour voir*.

Nous écarquillons le nôtre devant telles merveilles, des sirènes, une baleine, un cimetière, l'orge dans la galoche droite, dormir sous la terre. Grand-père pleurant dans la charrette des morts. Il blague, farceur. Comme quand il nous dit voir, à la fourche du noyer, assises des fées qui salent le cou de la sorcière, chaque fois qu'elle entre dans sa vigne pour voler son raisin. La sorcière a horreur du sel dans son cou. Rosalie est son nom. Il dit que la *lauzet* chante pour tirer le soleil du lit, roi fainéant. Que, quand l'orage gronde,

c'est que le bon dieu au ciel roule ses barriques. Nous croyons aux fées, à l'alouette, nous rions de l'orage. La guerre est surréaliste, Apollinaire est son poète. Jamais grand-père ne l'a rencontré, mais il l'aurait compris. La poésie est cruelle.

De longtemps, nous ne saurons qu'*Arlon* est en Belgique, à vingt kilomètres au nord du champ de bataille. Lui répète ce nom, fin de sa longue journée de fiançailles avec la guerre. Jeune homme à peine appris de quelques vocables, que sait-il des géographies ? Sans idée ni repère d'espace établis par une connaissance, sauf celle de son canton du Médoc, il quitte avec son convoi la gare de Bordeaux, 3 août 1914, passe le pont Eiffel sur la Garonne, sans s'imaginer combien de kilomètres et de jours en chemin de fer l'éloignent, ni pour combien de temps, il se croit revenu pour la vendange avec son père. Escarbilles, fumées, vapeurs des locomotives, arrêts et départs, combien de casernes dans des villes dont le nom lui est nouveau, qu'il oublie, huit jours et nuits de campagnes vertes, de fleuves inconnus. Ignorant d'une carte de la France, provinces, chefs-lieux des départements, ignorant des collines, forêts, bourgs et jardins qui filent, il observe, paysan outré, ce désordre, cette anomalie majeure : pruniers, cerisiers croulant sous les fruits, champs sous la moisson que personne ne ramasse. La guerre est d'abord ce scandale inouï. Puis, dans le vague du paysage d'Ardenne, milliers d'hommes chargés cheminant en sueur, l'horizon recule sous la marche lente au nord-ouest, nord, nord-est vers cette

frontière, où est l'ennemi. Selon le commandement. Qui erre, d'ordres en contrordres. Voltigeur, Jean va devant en éclaireur. Localité inconnue, pont sur la Semois, rivière aux jolies berges, qu'il passe à l'aube, dernières brumes de la nuit. Il voit ses premiers *uhlans* – ainsi les nomme-t-il –, ceux de 1870, les mêmes. Il les voit, couché derrière une meule, à l'orée d'un bois, noir d'ombres sous le soleil ardent, midi à Saint-Vincent. C'est donc ici, la guerre.

Il m'a fallu tant d'années pour retourner à ce jour d'enfance, commencer d'entendre ce qui se disait au-dessus de la cuvette, au sujet du ciel blanc. Il n'était plus là pour répondre aux questions. J'ai consulté des archives, des cartes, recoupé des documents, cherché les sites d'internet. Localisé Paderborn. Arlon. Des récits du 22 août 1914 à Saint-Vincent, on en trouve. Aucun de ceux qui les écrivent n'est un voltigeur, un soldat du rang, 7^e RIC. Seulement des gradés. Ils ont fait les écoles, ils savent rédiger des phrases qui tiennent debout : « Le pont est détruit. [...] En fait, aucun autre élément de la division ne passera plus la Semois ; et des cinq escadrons, sept bataillons, trois groupes qui sont à Rossignol, attendant toute la journée un secours qui n'arrivera pas, bien peu de survivants réussiront à se dégager. [...] C'est la fin. De tous côtés du champ de bataille retentit le “cessez le feu”. Un clairon du 2^e colonial sonne

une dernière fois “en avant !”. Autour des 2^e et 21^e batteries, l'assaut allemand brise une dernière et vive résistance. Puis le silence se fait peu à peu sur ce champ de bataille, où agonisent tant des nôtres. Le soir tombe et c'est à peine si, à la faveur de l'obscurité, quelques centaines d'hommes pourront, par petits groupes, s'échapper et rejoindre nos lignes. Les autres : un général, trois colonels, une centaine d'officiers et plus de cinq mille hommes, dont un grand nombre de blessés, tomberont aux mains de l'ennemi. Mais dans une lutte inégale, ils viennent de sauver l'honneur. Et leurs glorieux drapeaux ne seront pas prisonniers. Des mains pieuses les ont enterrés sur le champ de bataille. Ce sont des mains françaises, qui, plus tard, recueilleront ces reliques sacrées¹. »

Ainsi le raconte encore le lieutenant Louis Garros : « Le 4^e groupe, dont le commandant faisait de vaines reconnaissances faute de renseignements sur la situation, restait toujours à Saint-Vincent. Il se mit à la disposition du colonel Mazillier, commandant le 7^e RIC, qui se trouvait dans un chemin creux, à la route nord de Saint-Vincent, près du cimetière, d'où il dirigeait le combat de son régiment pour protéger la retraite des débris de la division. La 8^e batterie (capitaine Gauthé) prit position sur le petit plateau à l'ouest du cimetière et ouvrit le feu sur les Allemands qui débouchaient à moins de 800 m de Boqueteaux

1. M. Denolle, « Combat de Rossignol », dans *1914-1918. La Grande Guerre vécue, racontée, illustrée par les combattants*, publié sous la direction de René Christian-Frogé, A. Quillet, 1922, vol. 1, p. 61-65, *passim*.

au nord. La 7^e batterie (capitaine Simon), en arrière et à l'est du cimetière, fut gênée par des feux de mousqueterie qui provenaient justement de ce cimetière; des Allemands avaient pu y pénétrer. Le lieutenant Ferracci rassembla quelques servants et nettoya l'enclos à la baïonnette. À 15 h 30, le colonel Mazillier estima qu'il ne fallait pas se laisser déborder et prescrivit au commandant du 4^e groupe de rejoindre son corps. La rupture du combat se fit par échelons de batterie, les échelons en queue. Les Allemands attaquaient à 16 heures les lisières de Saint-Vincent. Jusqu'à 17 h 30, toutes [leurs] tentatives pour déboucher des bois sont arrêtées net. [...] Le soir tombait sur le champ de bataille. Bien peu de ceux qui avaient combattu à Rossignol réussirent à s'échapper. Quelques centaines à peine repassèrent la Semoy, mais la plupart étaient morts ou prisonniers². »

Le prisonnier est un vaincu. Mieux vaut être mort en gloire, avoir son nom gravé au monument. Silence sur ta guerre, elle ne vaut pas. Tu n'as connu les tranchées ni les montées en ligne atroces, tu n'as vu de la boucherie d'hommes que quelques heures, un jour, une nuit, puis peinard. Camp de Westphalie, tu parles... Veinard! Si grand-père n'allait pas au monument aux morts de son village le 11 novembre, c'est

que, comme tous les prisonniers rentrés après 1918, il n'y avait pas sa place. Cela circule en rumeur, se colporte, et pour longtemps. Propagande des nations, désinformation, légendes mauvaises, suspicion envers les hommes si longtemps restés captifs, forcément gagnés à la cause allemande, évadés traités en espions... Les discours officiels à la Chambre, au Sénat, dans la presse, se poursuivent jusqu'au début des années trente sur pensions et indemnités des prisonniers de guerre, avant que ne soit rétablie leur dignité entière d'anciens combattants, leur en soient conférés statut, et droits³. De la blessure intime, l'offense tue, malheur ravalé, horreur aveuglée, du silence de vergogne, il m'a fallu longtemps pour prendre la mesure.

Grand-père n'a pas lu ces récits de son combat, et il n'aurait su en rapporter de tels, mousqueterie, échelons, batterie, drapeaux enterrés, mouvements; seulement celui du point de vue de la meule, du cimetière, de la gare d'Arlon. Du temps chaud d'été qu'il fait ce jour-là, où les mouches dévorent la face des cadavres. Rosalie au canon, dix cartouches du matin, tombes prises une à une, mourants saignant jusqu'au soir sans espoir, charrette des morts. Ainsi que les misérables de Hugo, il n'avait que ses mots infirmes, parole confisquée, *adieu soleil, cou coupé*. Ce que j'ai

2. « Le corps d'armée colonial sur la Semoy : La bataille de Rossignol (22 août 1914) », conférence faite au cercle militaire de Rouen par le lieutenant Louis Garros le mardi 25 juin 1929. Texte publié par l'Association des officiers de réserve en retraite et honoraires de Rouen et la 3^e Région; <www.rossignol.free.fr/louisgarros.html>, cons. 17 décembre 2010.

3. Odon Abbal, *Soldats oubliés. Les prisonniers de guerre français*, E & C Éditions, 2001.

entendu un cinq heures du soir a donné sens à l'histoire.

J'ai commencé d'entrer dans la guerre par les mots de cet homme-là, d'entrevoir ce qu'était août 1914, du point de vue de son œil crevé. L'école enseigne des dates, les noms des généraux, des armes nouvelles, gaz et tranchées, des territoires défoncés qu'aujourd'hui on visite, lieux de mémoire, ossuaires. Gance, Kubrick, Renoir, mais surtout Tardi, autant les dessins de Grosz, Dix, Gagnaire qui l'inspirent, et toutes mes lectures, Remarque, Aragon, Barbusse, Chevallier, Céline, Simon, m'ont mieux représenté l'inconcevable ; parce que lire, et surtout des œuvres littéraires, ouvre davantage aux réalités humaines d'histoire que rapports militaires et synthèses de manuels, donne accès à ce que

rapporte d'imaginaire le langage, par quoi nous prenons connaissance.

Cet hiver, j'emmène mes petits-enfants au musée de Péronne. Nous longeons les vitrines, nous examinons les uniformes, bleu horizon, garance, les bardas, les bandes molletières, les fusils, les reliques retrouvées dans les tranchées. Nous lisons les vignettes pédagogiques. Nous regardons, aux écrans des bornes interactives, les petits films saccadés, noir et blanc, muets. Nous allons manger une gaufre à la sortie. Je leur raconte l'après-midi près de la cuvette d'eau fraîche, au retour de la vigne. Qu'ils sachent qu'il est toujours bon de garder un œil, même mort, pour voir.

17 décembre 2010